



Digitized by the Internet Archive
in 2016

<https://archive.org/details/surloriginedesra00regn>

SUR L'ORIGINE

DES RADICAUX SANSKRITS *sad-*, *sîd-*, *séd-*

PAR

M. PAUL REGNAUD

SUR L'ORIGINE

DES RADICAUX SANSKRITS *sad-*, *sîd-*, *séd-*.

Les conclusions de la première partie de l'*Histoire du parfait indo-européen* de M. Osthoff¹ reposent sur l'hypothèse que les formes sanskrites *sîdâmi*, indic. prés., et *sédimâ*, parf., 1^{re} pers. plur. (cf. lat. *sido*, *sédi*) résultent du redoublement d'une rac. *sed* (**si-sed-*, **se-sed-*) donnant naissance à des thèmes faibles *si-sd-*, *se-sd-* (cf. $\pi\acute{\iota}-\pi\tau\omega$ pour $*\pi\iota-\pi\tau\omega$, $\mu\acute{\iota}\mu\upsilon\omega$ pour $*\mu\iota-\mu\epsilon\nu\omega$, $\acute{\iota}\sigma\chi\omega$ pour $*\sigma\iota-\sigma\epsilon\chi\omega$, parf. ved. *paptimâ*, 1^{re} pers. plur., pour **pa-pat-ima*), et, par suite de la chute de la sifflante² et de l'allongement dit compensateur qui en est la conséquence, *sîd-*, *séd-*.

Bien que plusieurs linguistes admettent avec M. Osthoff une telle origine pour ces thèmes³, nous croyons que la question mérite un nouvel examen. C'est à cet examen que seront consacrées les lignes qui vont suivre.

I

La restitution du thème **si-sed-*, d'où *sîd* (nous nous occuperons ultérieurement de **se-sed-*) est fondée : 1^o sur l'analogie de $\acute{\iota}\sigma\chi\omega$, $\pi\acute{\iota}\pi\tau\omega$, $\mu\acute{\iota}\mu\upsilon\omega$,

¹ Strasbourg, Trübner, 1884; 1 vol. in-8°. — Dans l'intéressant compte rendu de cet ouvrage publié par M. V. Henry dans la *Revue critique*, numéro du 31 août 1885, le savant linguiste aurait pu rappeler, à propos de l'origine des parfaits latins en *-vi* et *-ui*, d'après M. Osthoff, l'explication peu différente de ces mêmes formes que j'ai suggérée dans mes *Mélanges de linguistique indo-européenne*, 1885, p. 28, n. 2.

² Avec changement antérieur probable, par l'effet de l'assimilation, de la sourde *s* en la sonore correspondante *z*.

³ Voir surtout le travail de M. Bloomfield intitulé : *Final as before sonants in sanskrit*.

avec le correspondant grec de ce thème, à savoir $\acute{\iota}\zeta^{-1}$ dans $\acute{\iota}\zeta\omega$; 2° sur la quantité de l' $\acute{\iota}$ du thème $s\acute{id}-$, due, dit-on, à une compensation pour la perte de la sifflante. Nous examinerons successivement la valeur de ces deux preuves.

§. 1. — $\acute{\iota}\sigma\chi\omega$ EST-IL POUR $*\sigma\iota-\sigma\epsilon\chi\omega$?

La seule raison qui puisse le faire croire est, indépendamment de l'analogie de $\acute{\iota}\sigma\chi\omega$ avec $\pi\acute{\iota}\pi\tau\omega$ et $\mu\acute{\iota}\mu\omega$, celle de l'aoriste second $\acute{\epsilon}\sigma\chi\omicron\nu$ avec $\acute{\epsilon}\sigma\pi\acute{\omicron}\mu\eta\nu$ et $\acute{\epsilon}\sigma\pi\omicron\nu$. Nous venons de dire (en note) ce qu'il faut penser de la première. En ce qui regarde la seconde, on prétend que $\acute{\epsilon}\sigma\chi\omicron\nu$ est pour $*\acute{\epsilon}-\sigma\epsilon\chi\omicron\nu$ (rac. $\sigma\epsilon\chi$) comme $\acute{\epsilon}\sigma\pi\acute{\omicron}\mu\eta\nu$ est pour $*\acute{\epsilon}-\sigma\epsilon\pi-\omicron\mu\eta\nu$ (rac. $\sigma\epsilon\pi = sk. sac$). Mais la forme primitive de la rac. sac est $sacc$, pour $*sask$, en gr. $(\sigma)\epsilon\sigma\pi$. C'est celle que nous retrouvons à l'aoriste second $\acute{\epsilon}\sigma\pi\acute{\omicron}\mu\eta\nu$ et dont le véritable aspect nous est garanti du reste par les thèmes $sk. sacc-$ ($*sask-$) du parfait, et $sak\acute{s}-$ (métathèse du groupe du précédent) de l'aoriste.

En réalité, les racines auxquelles appartiennent les formes d'aoriste second $\acute{\epsilon}\sigma\chi\omicron\nu$, $\acute{\epsilon}\sigma\pi\acute{\omicron}\mu\eta\nu$, $\acute{\epsilon}\sigma\pi\omicron\nu$ étant à voyelles brèves et se conjuguant sans suffixe, doivent avoir un imparfait identique à cet aoriste ³. En $sk.$, les thèmes de l'imparfait des racines correspondantes sont $a-sah-$, pour $*a-sazgh-$, et $a-sacc$ ⁴ représentés exactement en grec par $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\chi\omicron\nu$ pour $*\acute{\epsilon}-\sigma\epsilon-\sigma\chi\omicron\nu$ et $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\pi\omicron\mu\eta\nu$ pour $*\acute{\epsilon}-\sigma\epsilon-\sigma\pi-\omicron\mu\eta\nu$, dont les aoristes $\acute{\epsilon}\sigma\chi\omicron\nu$, pour $*\acute{\epsilon}\acute{\epsilon}\sigma\chi\omicron\nu$, $\acute{\epsilon}\sigma\pi\acute{\omicron}\mu\eta\nu$, pour $*\acute{\epsilon}\acute{\epsilon}\sigma\pi\omicron\mu\eta\nu$ ⁵, ne doivent être et ne sont que des variantes ⁶.

¹ Supposé issu de $*\sigma\iota-\sigma\epsilon\delta$, $*\sigma\iota-\sigma\delta$ (ou de $*\sigma\iota-\delta\sigma$ avec métathèse des éléments du groupe de consonnes.)

² La valeur probante de l'analogie de $\pi\acute{\iota}\pi\tau\omega$ et $\mu\acute{\iota}\mu\omega$ est à écarter de prime abord, par cette raison décisive qu'un groupe composé d'une sifflante et d'une explosive a de tout autres conditions d'origine et de développement qu'un groupe composé de deux explosives, ce que justifie d'ailleurs, pour le cas particulier, l'absence de tout rapport morphologique entre les aoristes $\acute{\epsilon}\sigma\chi\omicron\nu$ et $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\sigma\omicron\nu$.

³ Cf. l'imparfait $\acute{\iota}\sigma\chi\omicron\nu$, pour $*\acute{\epsilon}\acute{\iota}\sigma\chi\omicron\nu$, avec l'aor. second $\acute{\epsilon}\sigma\chi\omicron\nu$; l'antécédent commun est $*\acute{\epsilon}-\sigma\chi\omicron\nu$ ou $*\acute{\epsilon}-\acute{\epsilon}\sigma\chi\omicron\nu$.

⁴ La perte de la sifflante interne a constitué une variante proethnique, comme le prouvent $\acute{\epsilon}\pi\omicron\mu\alpha\iota$, *sequor*, etc., auprès des deux formes sanskrites $sacc$ et sac .

⁵ Avec réduction de la double voyelle devant le groupe de consonnes, comme dans $\acute{\epsilon}\chi\epsilon\rho\sigma\epsilon$, auprès de $\acute{\epsilon}\chi\epsilon\rho\alpha$ (antécédent commun $*\acute{\epsilon}\chi\epsilon\rho\alpha$ ou $*\acute{\epsilon}\chi\eta\rho\alpha$), etc. Voir, pour l'explication du rapport de ces formes, *Ann. de la Faculté des lettres de Lyon* pour 1884, fasc. 2.

⁶ On peut ajouter qu'il est très douteux que $\acute{\epsilon}\pi\omicron\mu\alpha\iota$ ne soit pas antérieur sous cet aspect à $\acute{\epsilon}\sigma\pi\acute{\omicron}\mu\eta\nu$ et, par conséquent, que le σ de cette dernière forme puisse correspondre à celui qui est tombé dans la première,

Ces arguments semblent irréfutables, à moins d'admettre contre toute vraisemblance et malgré le rapport chronologique certain des formes radicales *sacc* et *sac*, que la première est un développement de la seconde qui s'est effectué après la séparation des races et seulement dans le domaine du sk. ¹.

Passons aux motifs qui s'opposent à ce que *ισχ*, dans *ισχω*, soit considéré comme le redoublement d'une rac. *σεχ*. Les principaux sont : 1° La nature du groupe *σχ* dont les éléments ont dû être de tout temps en contact; du moins les exemples d'un groupe *s + h*, *s + l*, *s + p* où les deux membres appartiendraient à un même élément morphologique (racine, suffixe, etc.), par suite de la chute d'une voyelle intermédiaire, font défaut. 2° De même que la rac. *sac*, dont le sens se confond souvent avec celui de la rac. *sah*, et qui possède plusieurs dérivés communs avec elle, a une forme archaïque *sacc* (*sask*, *sakš*), *sah*, probablement pour **sazgh*, **saskh* ², a une double forme *sakš* attestée par les dérivés *sakšāni*, *sakšāna*, les thèmes aoristes *sakš*, *sākš*, etc., qui rendent compte du *σ* de *ισχω* et de *ισχον* et indiquent que *ισχω* est pour **σε-ισχω* avec la même chute proethnique du *σ* interne à laquelle est due l'origine de *sagh*, *sah*, variantes de **sazgh*, **saskh*. 3° *ισχω* a pour correspondant en sk. le thème à forme désidérative *sikš* pour **siskh* ³. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que le sens désidératif n'apparaisse pas dans *ισχω* : il n'est pas certain que *sikš* le possède, et *çikš* auprès de *çak* (sens identique à celui de *sah*) ne l'a pas davantage, non plus que *γιδώσκω* auprès du thème sk. *ji-jñās*, etc. 4° Est-il possible de séparer *εχρός*

¹ Ou plutôt de la communauté indo-iranienne, car on a en zend *hakhsh* = sk. *sacc*, auprès de *hac* = sk. *sac*. — On a prétendu, il est vrai, que *sacc* est aussi pour *sa-sac*, comme *μῦνω*, pour *μῦνω*, etc. ; mais la preuve du contraire résulte : 1° de l'impossibilité d'en séparer la variante *sakš* dans *sakšāni*, etc., le zend *hakhsh* et la forme *sajj* pour **sazj* de la rac. *sañj*, *saj*; 2° des formes grecques *ἄσσητήρ*, *ἔσσητήρ* (Curt. *Grund.* 5, p. 461), où le groupe *σσ* correspond au groupe *çc* du sk.; 3° des formes latines *sector*, *secta* où le groupe *ct* pour *cs* implique le même rapport; 4° du parfait anglais *sought* où se retrouve aussi le même rapport entre *ght* et *çc*; 5° de l'analogie de *vraçc*, *çcyut*, *çcand* et de toutes les rac. sk. ayant le groupe *ech* pour initial pour lesquelles il ne saurait être question de réduction du genre de celle dont on nous parle, tandis qu'au contraire les variantes *cand* et *cyut* sont dans le même rapport avec *çcand*, *çcyut* que celui de *sac* avec *sacc*; 6° de la forme redoublée *sisac* de la rac. *sac* (conforme à ce qui se passe en pareil cas, Whitney, § 660; cf. *μῦνω* et *πίπτω*), laquelle est absolument en désaccord avec l'hypothèse d'un doublet *sacc*, pour **sasac*.

² En voir les raisons générales dans mon mémoire sur l'*Origine de la sifflante palatale en sanskrit*.

³ Un autre correspondant plus étroitement apparenté encore à *ισχω* (car de part et d'autre la perte de la sifflante initiale doit être proethnique) est le sk. *iče*, je suis le maître, je gouverne (rac. *īc* = *īkš*, **isk*) et la forme forte correspondante *yacch-āmi*, je tiens bon, je maîtrise (rac. *yask*). Rapprocher tout particulièrement *içvara*. fort, puissant, maître, pour **ishara* de *ισχρός* et lat. *sécurus*, même sens.

de *ἰσχυρός*¹ (antécédent commun **ἰσχυρός*; cf. *ἰσχυρὰ*, G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 110) et, par conséquent, *ἔχω* de *ἰσχω*? 5° Le parallélisme des formes *σχίσω*, *σῆσω*; *ἔσχυρα*, *ἔστηρα*; *σχωῶ*, *σῶω*, etc., ne permet pas d'admettre que *ἰσχω* soit pour **σι-σεχ-ω* et *ἔχω* pour **σεχω*, à moins d'admettre en même temps que *ἰστημι* est pour **σι-σετ-η-μι*². Cet argument paraît décisif. 6° *Ἰσχύς*, malgré les variantes dialectiques *γισχύς* et *βισχύς*, est inséparable, comme le reconnaît M. Osthoff (p. 15), de *ἰσχω*. D'autre part, ces variantes nécessitent une explication plus plausible que celle que présente l'auteur de l'*Histoire du parfait*, p. 603. Or la seule hypothèse qui semble permise, est de voir dans les thèmes *γισχ-*, *βισχ-*, les témoins d'un redoublement avec adoucissement de l'initiale, analogue à celui qu'accuse le thème *βα-σκ-* = sk. *ga-cch*. Ce redoublement est sur le type de celui qui a prévalu en sk., exemple : *ca-skand*, rac. *skand*. Mais à l'époque d'unité, et c'est là que nous devons remonter, un groupe composé d'une sifflante suivie d'une explosive se redoublait, soit d'après le mode précité, c'est-à-dire en laissant tomber la sifflante au redoublement, soit en ne redoublant que la sifflante : zend *histâmi*, gr. *ἰστημι*, etc. *Γισχ-*, pour **σι-σχ-*, dans *γισχύς*, se rattache au premier mode; tandis que *sah* = *sa-skh*, *sikhš* = *sî-sk*, *ἔχω*, pour **σε-σχω*, *ἰσχω*, pour **σι-σχω*, se rattachent au second. La preuve en ressort, non seulement des thèmes *γισχ* et *sikhš*³, mais aussi des variantes *çak* et *cikhš* de *sah* et *sikhš*. Le sens de *çak* est identique à celui de *sah*, et *cikhš* a le sens du simple *çak*. Or *cikhš*, comme je l'ai démontré dans mon étude sur l'origine de la sifflante palatale en sk., est pour **shikhš*, **shisk*, formes où le redoublement est patent⁴. *Çak*, dont *cikhš* n'est d'ailleurs qu'une variante eu égard au vocalisme, est de son côté pour **shak*, **shask*.

Pour ce qui est de *ἔσπον*, on sait que cette forme est rattachée à une rac.

¹ Probablement avec l'*i* initial long par nature (cf. sk. *sikhš*) d'où l'explication de l'*é* du lat. *sécūrus* qu'il est difficile de séparer de *ἐχούρος*, *ἰσχυρός*. L'ancienne étymologie (*sine cura*) soutient peu l'examen.

² Si on s'autorisait des formes *πτήσομαι* et *ἔπτην* pour contester les conclusions que je tire de ces rapports, je rappellerais qu'au témoignage même de M. G. Meyer (*Gr. Gram.*, § 485) *ἴπτωμαι*, auquel se rattachent ces formes, a été créé tardivement sur l'analogie de *ἴπτωμαι*. Il doit en être de même pour *ἔπτην* eu égard à *ἔστην*.

³ Ce thème fait voir, qu'à l'origine, les désidératifs n'étaient que des variantes de racines formées au moyen d'un redoublement qui s'est perpétué, par analogie seulement, dans les formations désidératives postérieures.

⁴ Cette fois c'est le redoublement véritable et primitif, dont les modes indiqués plus haut ne sont que des altérations postérieures, en dépit du fameux principe qu'un même son ne saurait donner deux produits différents dans un même dialecte.

σεπ, tandis qu'on fait dépendre εἶπον d'une rac. *ῥεπ*, malgré les incertitudes étymologiques qui en résultent ¹, malgré l'éloquence des rapports -ἴσπω (dans ἐν-ἴσπω) : -ἔπω (dans ἐν-ἔπω) :: ἴσχω : ἔχω, et ἔσπον : εἶπον :: ἔσχον : εἶχον, malgré la tradition constante et le sentiment de tous les grammairiens antérieurs à l'école de Bopp, et, peut-on dire, malgré l'évidence même.

La preuve du reste que l'ε de ἔσπον n'est pas à proprement parler un augment et par conséquent que cet aoriste n'est pas pour *ἔ-σεπ-ον, ressort de toute part : on le voit à la fois par ἔν-ισπων et ἔν-ισπον, par ἠπύω et par l'analogie de εἶπον, qui lui-même en contient point d'augment, ainsi que le montrent l'homérique ἔ-ειπον et l'impératif aoriste *ῥεπ-ῥεπάτω* de l'inscription de Gortyne (II, 28 et XI, 50). Εἶπον, ἔσπον et -ἴσπω dérivent d'un même antécédent *ἔσπον, *ἠσπον, *ἔσπον, dont la diphtongue initiale s'est contractée ou simplifiée selon la règle, quand le groupe de consonnes suivant s'est maintenu, et *vice versa* ² (maintien de la longue ou de la diphtongue quand le groupe de consonnes s'est allégé de l'initiale).

Quant à la forme ἔννεπε, pour *ἔννεπε, d'après M. G. Meyer (§ 188), elle pourrait tout aussi bien être pour *ἔν-ῥεπε (G. Meyer, § 274); mais j'y vois plutôt l'assimilation des éléments consonnatiques de la préposition ἔννε, ancienne forme de ἔν, conservée par le dialecte crétois.

Il nous reste à examiner l'origine de la forme *ῥεπ* ³ de la rac. *ῥεπ*. *ῥεπ* est, par labialisme, pour *ῥεσκ* dont les traces se retrouvent : 1° dans le sk. *váč*, pour **vásh* synonyme de *vac* (*vác* aux formes fortes) pour **vaçc* (cf. *sác* auprès de *saçc*, etc); 2°, dans le zend *vash* pour **vakhsh*, d'après Spiegel (*Vergl. Gram. d. alter. Spr.*, p. 147), synonyme éranien de la même racine; 3°, dans ἔσσα « voix », non pas pour **ῥαζα* ⁴, comme on a pris

¹ On identifie σεπ à la rac. lat. *sec*, dans l'archaïque *insece* « dis, continue de dire. » Si, comme dans beaucoup de cas, l'esprit doux de ἔπω tient lieu de σϕ et si la rac. *vac* du sk. est pour **svac*, de même que *var*, dans *var-na*, est pour *svar*, on pourrait tout concilier, en tenant compte qu'en latin le *s* initial est souvent pour *sv*.

² En thèse générale le rapport de εἶχον avec ἔσχον et de εἶπον avec ἔσπον est le même que celui de εἰμέν avec ἔσμέν : de part et d'autre, on est en présence de simples variantes d'un même antécédent. Cf. ce qui a été dit ci-dessus de l'identité originelle de l'imparfait et de l'aoriste second dans les verbes comme ἔχω, etc.

³ Ou *ῥεεπ*, *ῥεσπ*, (cf. sk. *váč*), *ῥεεπ*, d'où ἴσπ dans ἐνίσπω.

⁴ Par cette raison péremptoire, qu'en grec, tous les subst. fém. en ια (comme πατρία, etc.) sont des formations secondaires d'origine adjective, ce qui n'est nullement le cas de ἔσσα.

coutume de le dire, mais pour **Fozza*¹; 4°, et surtout dans *ἐν-ίσσω* pour **ἐν-ισσω* **ἐνισσω*, et *ἐν-ίπτω*, pour **ἐνιπτω*, **ἐν-ισπω* (cf. *ἀρκετες* = **ἀρκετες*) que M. G. Meyer (§ 189) a dû renoncer à expliquer. Ajoutons que la forme d'aoriste *ἔν-ἐνισπον*, rattachée à *ἐνίπτω* par les anciens grammairiens, suffirait à elle seule pour trancher la question dans le sens qui vient d'être indiqué.

Nous pouvons conclure de toutes les raisons qui précèdent, que *ἔγω* et *ἔσγω* sont des formes parallèles et déjà redoublées l'une et l'autre, ce qui exclut la possibilité que la seconde implique un redoublement de la racine eu égard à la première.

§ 2. L'Ï DE *sidâmi*, *sido*, EST-IL DÙ A UN ALLONGEMENT COMPENSATEUR ?

La métrique védique et l'ancienne graphie gréco-italique *ω*, c'est-à-dire *oo*, *ii* = *i*, etc., prouvent à l'envi qu'une voyelle longue était à l'origine la juxtaposition de deux brèves. Les choses étant ainsi, il est physiologiquement inexplicable que la chute d'une consoune ait pour conséquence l'allongement de la voyelle précédente, c'est-à-dire la création d'une voyelle identique à celle-là. On peut donc considérer en thèse générale la théorie de l'allongement compensateur comme sujette à revision.

L'étude des faits invoqués directement à l'appui de cet allongement dans *sidâmi*, *sido* confirmera nos doutes :

Sk. *mîdhâ*, pour **mizdha*, auprès de *μισθός*. — Il est impossible de déterminer la quantité de *i* dans *μισθός*; d'ailleurs, le zend *mizhdem* montre en toute évidence que l'*i* de *mîdhâ* est primitif.

Nîdâ, pour **nizdâ*, auprès du lat. *nidus* et de l'all. *nest*. — La seule analogie de *mîdhâ* peut fournir des indications sur la quantité primitive de l'*i* de *nîdâ*. Il y a donc probabilité qu'il était long à l'origine.

Rac. sk. *pid*, pour **pizd*. — Le gr. *πιέζω*, pour **πιεδω*, **πιεσδω*, ΠΙΕΙΩ par sa diphtongue que l'*i* de *pid* ne résulte pas d'une compensation pour la chute de la sifflante.

¹ Voir mes *Origines de la sifflante palatale en sanskrit*. On pourrait ajouter le témoignage de *ὄψ* et du lat. *vox* où le *σ* final est thématique.

Sk. *liḥā*, pour **lizdha*. — Le gr. *λείγω* justifie le caractère primitif de *li* dans cette forme.

Même observation en ce qui concerne *ūdhā*, pour **uzdha*, auprès de la forme *ūh* de la rac. *vah*.

Dūdābha, pour **duzdabha*; *dūnāca* pour **duznaça*, etc. — Les formes comme *dūs-aka*, *dūs-aya-*, véd., *dū-dūs-a-*, véd., indiquent que l'*u* de *duš* était primitivement long¹.

Nous croyons pouvoir conclure de cet examen, qu'en ce qui concerne *sidāmi*, *sido*, rien n'autorise à y voir la contraction d'un redoublement *si-sed*, *si-s'd-* en *sîd*.

II

Véritable origine de *sidāmi*, *sido*, *ῥζω*, etc.

Un point à établir d'abord, c'est que *sid* et la variante *sad* ont perdu une sifflante voisine de la dentale. A cet égard (du moins en ce qui concerne *sid*), je suis d'accord avec MM. Bloomfield et Osthoff: *sid* est pour **sîzd* et *sad* pour **sazd*. La preuve en est fournie à la fois par *ῥζ-* et *ῥξ-* (dans *ῥζω*, *ῥξνω*, *ῥξρω*) pour **ῥδτ*² (voy. Osthoff, *Hist. du Parf.*, p. 3)³; le sk. *satsa*, si l'on consent à y voir une forme simple; le lat. *sessus*, pour *sed-s-tu-s*⁴; le lith. *sedzu* (où le *z* est une sifflante primitive); le pal. sl. *sesti*, pour **sesdli*; le vieux haut all. *sîzzu* et *sîzzan*, pour **sîtzu* ou **sîtsu*, **setzan* ou **setsan*⁵. Il y a là un ensemble de faits concordants qui ne permettent

¹ Il en est de même probablement pour *dis* qui montre une longue dans le lat. *diduco*, etc., c'est-à-dire qui a conservé la longue primitive quand la sifflante est tombée devant une autre consonne. Les faits de ce genre rentrent dans l'analogie de *ἐκκίρα*, *ἔκκίρα*, etc. — On peut comparer au sk. *dū* issu de *dūs*, la particule *so*, *sū* (dans *sabhaga*, *sūbhavā*, *sūmayā*, etc.), auprès de la forme postérieure *su*.

² Je persiste à croire malgré Blass (et Osthoff, p. 602) que *ζ* = *τδ*. L'analogie de *ξ* = *τσ* ou *γσ*, et de *ψ* = *πσ* me semble résoudre la question sans réplique.

³ Probablement aussi la forme zende *hasdyūt*; il est extrêmement douteux, en effet, qu'on ait là, comme le veut M. Osthoff, un parfait du potentiel. La moitié des potentiels en *yāt* énumérés par M. Spiegel (*Vergl. Gram. d. alteran. Spr.*, p. 352), appartient à des verbes qui, en sk., sont de la première ou de la sixième classe.

⁴ Voyez *Revue de Ling.*, n° du 15 juillet 1884, p. 262, seqq. et mes *Mélanges de Linguistique indo-europ.*, p. 39, seqq.

⁵ Ici, comme partout, l'application de la loi de Grimm consiste dans le choix fait entre deux variantes prosthétiques par tel dialecte, tandis que tel autre a opté pour la variante correspondante. V. *Annales du musée Guimet*, t. X. — *La question des aspirées en sk. et en grec*; à la fin.

aucun doute sur l'existence, dès la période d'unité, des variantes *sazd* et *sadz*, *sizd* et *siz*¹ (et même *sast* et *sats*, *sist* et *sits* indiquées à la fois par le sk. et les dialectes germaniques).

Ces dernières variantes, jointes au rapport morphologique de *ἰζίνω* et *ἰσζίνω*, et à la ressemblance frappante du sens des rac. *sthá* et de *sad*, du lat. *sisto* et de *sedeo*, de l'all. *setzen* et de *ἰσζηνι*², etc., établissent, à notre avis, d'une manière certaine l'identité originelle de *tīsthāmi* (zend *histāmi*) et de *sidāmi*. Autrement dit, le thème *sidā-* est pour **sī-zdā*, comme le thème zend *hi-stā* et les thèmes gr. *ἰ-σζην-*, *ἰ-σζην-* sont pour *si-stā-*. Il est redoublé, comme on l'avance; il a perdu une sifflante, comme on l'avance encore; mais en partant d'un primitif et en suivant un processus tout différents de ceux qu'on indique. L'*i* de *sid* n'offrira pas de difficulté si l'on voit en lui le substitut³, si fréquent en sk., de l'*á* et qui apparaît comme tel dans les thèmes également redoublés *si-kš-*, *bi-bhatsa-*, *mi-māṃsa-* etc.⁴; la longue *á* ou *é* se montre du reste à la même place que *î* dans le sk. véd. *sādā*, *sādād*, *sādana*, le gr. *ἰζηνς* et le lat. *sēdes*; tandis que le zend *hidaiti*⁵ (cf. *hishtaiti*) présente un *ī* identique à celui de *tīsthati* et de la plupart des désidératifs.

III

Séd-, thème faible du parfait sk. de la rac. *sad*,
est-il pour *sē-sēd*, *sē-s'd*, *séd*?

Cette explication a pour elle tout d'abord : 1° la probabilité que *séd*, comme la généralité des thèmes du parfait, résulte d'un redoublement de la première

¹ Indépendamment des thèmes qui présentent l'aspirée dentale comme ceux du gr. *ἰζηνς* (pour l'esprit doux, cf. *ἰζην*) et du sk. *sādhi*.

² Cf. aussi à *sazd-sadz* l'all. *stets*, le lat. *-ses* pour **sels* dans *praeses* et *-stes* pour **stets*, dans *praestes*, etc.

³ Par l'intermédiaire de *é*, comme on le dira plus loin, pour la voyelle du redoublement.

⁴ Le redoublement *sa-zdā*, d'où *sādā-*, est à comparer à celui des rac. *dā* et *dhā* (*da-dhā*, *da-dā*).

⁵ M. Osthoff (p. 15, seqq.), s'appuyant sur des renseignements que lui a fournis M. Geldner, conteste l'authenticité de cette forme et croit qu'il faut substituer *a* à *i* dans tous les exemples où la rac. *had* a été présentée avec la variante *hid*. Mais il est difficile d'admettre, surtout à cause du sk. *sidāmi* et du pers. *nishinam*, que cette variante est, partout où on la rencontre, le résultat de l'erreur des copistes.

syllabe de la racine; 2° l'analogie de *pa-pt-imá*, forme faible du parfait de la rac. *pat*, pour **pa-pat-ima*, avec chute de la voyelle radicale pareille à celle qu'on suppose dans *se-sed*; 3° l'analogie de *síd*, pour **si-s'd*, dit-on, comme *séd* serait pour **se-s'd*.

Nous examinerons d'abord ce dernier point.

Bien que nous ayons déjà discuté la question de l'allongement compensateur à propos de *síd*, nous la reprendrons en ce qui concerne *séd*, ne portant tout particulièrement notre attention sur les exemples dont on se sert pour prouver que le phénomène en question a donné naissance à ce dernier thème.

Sk. *nédīyaṃs*, *nédīṣṭha*, auprès des formes zendes *nazdyo*, *nazdīsta*. — On sait que le vocalisme fort de la partie radicale est de règle avec les suffixes *-īyaṃs* et *-īṣṭha*¹. Il est probable qu'en zend, l'*ā* s'est substitué à *á* devant le groupe de consonnes; cf. *vāzīṣṭha*, *dāhīṣṭha*, etc., mais *tañjīṣṭha*, *thvakhīṣṭha*, etc.

Sk. *médhā* et *médhīs*, auprès du zend *mazdao*. — Mais peut-on séparer *médhas* de *μῆδος*?

Sk. *dēhī*, *dhēhī*, auprès du zend *dazdi*. — L'*á* des racines *dā* et *dhā* explique l'*é* de ces deux formes²; le zend *dazdi* est pour **dāzdi*.

Sk. *édhī*, auprès du zend *zdhī*. — *Εἰπί*, le lat. *és*, etc., ramènent à une forme forte *ús*, *és* de la rac. *ūs*; de plus, l'*i* de *ἴσθι* ne s'explique qu'en remontant à un antécédent **éiṣṭhi* = *édhī* pour **ézdhī*³.

Ἐνῆδῃ, pour **trṇéd(z)h-ti*. — Cet exemple est celui dont l'explication présente le plus de difficulté. Je crois avec M. Bloomfield que la rac. *tarh* est pour **tarzh*⁴; mais cette hypothèse n'autorise pas à inférer que l'*é* de *trṇédhī* doive sa quantité à une compensation pour la perte de la sifflante. L'analogie de *údhā*, *lidhā*, où la longue *primitive* apparaît également après la chute d'une sifflante sonore et la transformation de la dentale en linguale, indique, au contraire, qu'ici aussi la longue doit être primitive, en dépit de la quantité habituelle de l'*a* du suffixe de la septième classe.

¹ Cf. tout particulièrement *védīṣṭha* et *vépīṣṭha*.

² Cf. d'ailleurs *dēṣhī*. Le véritable correspondant de *dazdi*, pour **dadzdhī*, est le sk. *daddhi*.

³ L'explication différente de M. G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 33, est dénuée de vraisemblance.

⁴ Il semble du moins qu'il l'entende ainsi en restituant **trṇéd(z)h-ti* (*Final as before sonants*, p. 3).

Sk. *miyédha*, auprès du zend *myazda*. — L'origine du mot étant inconnue, il est impossible de savoir si l'*é* du sk. provient d'un allongement, ou l'*ā* zend d'un affaiblissement; toutefois, de nombreuses analogies militent en faveur de cette dernière hypothèse ¹.

Le caractère plus que douteux des faits sur l'analogie desquels on a fondé l'hypothèse que *séd* est pour **se-s'd* ne permet donc pas de considérer ce processus comme probable, j'ajouterai même, comme possible, en ayant en vue l'objection de principe indiquée plus haut ².

Aussi, la question doit être reprise sur de nouveaux frais et le seul moyen de l'éclaircir, à mon avis, est de ne pas séparer l'explication de *sédimá* de celle de *déhi*, qui présente avec *sédima* une triple analogie: 1° les deux formes devraient être redoublées et ne s'accusent plus comme telles; 2° leur vocalisme radical est en *é* au lieu d'être en *a*; 3° ce même vocalisme est fort, tandis qu'il devrait être faible.

Or, *déhi* est accompagné d'une variante védique *daddhi* certainement pour *da-d* + une voyelle + la désinence *dhi*. En ce qui concerne la détermination de la qualité de cette voyelle, *daddhi* est à rapprocher de *daddhve* et du védique *da-dhi-dhvé*, lequel conduit à la conclusion sûre que *daddhi* est lui-même pour **da-dhi-dhi*. Mais cet *i* de la partie radicale, qui se rattache par son origine à l'*á* de la rac. *dhá*, y est arrivé par un intermédiaire nécessaire *é*, que nous retrouvons encore dans les formes zendes *da-de-mahi* (gâth.) et *da-dhe-mahi* (avest.), auprès du sk. *dadhmas* pour **da-dhi-mas*, **da-dhi-mas*, **da dhé-mas*, *da-dhâ-mas* (cf. *τίθημεν* pour **τιθημεν*).

Si nous mettons maintenant la forme **da-dhé-dhi*, ou **da-dhé-hi* (d'où *daddhi*), restituée en vertu de ce qui précède, en parallèle avec *déhi*, nous remarquerons que celle-ci ne diffère de celle-là que par la perte du redoublement, très probablement amenée par une contraction qui a fait

¹ Je comparerais volontiers le rapport des syllabes *éih* et de *azd* en pareil cas à celui de *ἦ* (venant de *ā*) de *ἦσται* avec l'*ā* de *ἴστανται*. Ici, la différence vocalique est due à un affaiblissement provoqué par le poids relatif de la désinence *ται*; tandis que pour *azd* le même phénomène résulte du poids relatif du groupe qui suit la voyelle: de part et d'autre, il y a l'effet d'une loi d'équilibre.

² Inadmissible également l'hypothèse que l'*é* sk. des exemples cités est le témoin de l'ancien *ē* indo-europ., généralement changé en *ā*, dit-on, dans la branche indo-iranienne. L'*é* de *déhi*, par exemple, est le représentant certain d'*ā* ou *ā* indo-europ.; il en est de même de l'*é* de *sédimá*, si la relation établie ci-dessus entre les rac. *sad* et *sthâ* est exacte. Même conséquence, confirmée du reste par l'*a* du goth. *satjan*, pour l'*e* de *észumzi*, *sedco*, etc.

disparaître d'abord la voyelle de la partie redoublée, d'où **d'dēhi* comme intermédiaire entre *da-dhē-hi* et *dēhi*. On peut expliquer du reste le double processus qui a donné cette dernière forme auprès de *daddhi*, par une position différente de l'accent au moment où la scission s'est effectuée¹.

Non seulement rien ne s'oppose à ce que le thème *śéd-* pour **śe-śéd-*, **s'śéd-*, s'explique de la même façon auprès du thème *śa-śād-* (avec changement de *á* en *é*, intermédiaire nécessaire entre celui de *á* en *í* qui s'est produit pour la formation du thème *śīd-*), mais des analogies plus étroites encore que les précédentes prêtent à cette hypothèse le plus ferme appui. Nous voulons parler des thèmes faibles des parfaits comme *uvāca*, *iyāja* dérivés de *av'vāca*, *ay'yāja* qui se sont affaiblis en élisant la voyelle qui suit la consonne dans la partie redoublée, absolument comme **s'śédīma* a donné *s'śēda*, *śēda*².

D'autres analogies non moins probantes sont : *sāhvāms*, pour **s'sāhvāms*, auprès des thèmes *śá-śāh-* (fort) et *śa-śāh* (affaibli)³; *śācc-*, dans *śācc-īma*, pour **s'śācc-īma*, avec affaiblissement de *a* en *á* devant le groupe *cc*, etc.

En somme, à moins de partir de l'hypothèse si suspecte de l'allongement compensateur⁴, celle que je viens de déduire me paraît la seule qui puisse rendre compte du vocalisme fort de *śéd* dans des formes qui doivent être faibles : de fait, l'affaiblissement a affecté la syllabe du redoublement au lieu d'atteindre la syllabe radicale. Il resterait à dire pourquoi on a un *é* dans *śéd-īmá* auprès d'un *á* dans *śa-śād-a*. Cette question se rattache étroitement à celle de l'*í* de *śīd-*, qui dérive certainement de *á*

¹ Remarquer que dans les deux cas il y a équilibre : pour *daddhi* la voyelle du redoublement subsiste, tandis que celle de la racine disparaît; pour *dēhi*, c'est l'inverse, accusé encore par la quantité de la voyelle radicale maintenue. Phénomène analogue dans ὕστῃ auprès de ὕστῃβι.

² Dans *úcus* et *ijatus*, formes très faibles et qui dérivent de **av'av'cus*, **ay'ay'jatus*, il y a eu double élision de l'*a* dans la même position.

³ Un exemple bien remarquable des effets de la loi d'équilibre est offert par les part. parf. *śá-saháná*, auprès de *śéháná*, pour **s'śéhána*, **s'śéhána*, et *śá-sahvāms*, auprès de *sāhvāms*, pour **sa-sāhvāms*, **s'sāhvāms*.

⁴ Une autre objection grave à adresser au système que nous combattons, c'est qu'il implique l'hypothèse gratuite que tous les parfaits faibles du sk. sur le type de *śédīma* sont des formations analogiques dont le thème *śéd-* a été le point de départ nécessaire. — On peut d'ailleurs comparer le thème εἶπ- dans εἶπῃ au thème *śéd-* dans *śédīma*; εἶπῃ est pour ainsi dire, à cheval sur l'aoriste premier et le parfait, comme εἶπον l'est sur l'aoriste second et l'imparfait.

par l'intermédiaire de *é* (cf. *sédes*, *ḥḥz*, *sáddá*, etc.); ainsi qu'à celle de l'*η* d'*ἴσθημι*, auprès de l'*ἄ* d'*ἴσθημι*. J'y vois, au moins provisoirement, le résultat du développement naturel et général d'*a* en *e*, développement dont l'aspect sporadique est dû à la différence des conditions qui l'ont arrêté plus ou moins tôt dans telle ou telle forme de tel ou tel dialecte ¹.

¹ Il est incontestable, toutefois, que dans certains cas (*déhi*, *édhi*, *nédishtha*, *sédimá*, etc.) le phénomène se coordonne avec la chute d'une sifflante; mais il est bien difficile d'admettre que cette chute en soit l'unique et véritable cause. Les nombreuses racines sansk. en *é* qui figurent à l'état de variantes auprès de racines synonymes en *a* ou *á* (*bádh* et *bhéd*, par ex., d'un antécédent *'bhádh*) font en tout cas, remonter le fait aux plus profondes périodes de l'unité indo-européenne.



BL1015 .P23 v.10
La stèle de Palenque du Musée national

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00162 9536